

**Pourquoi
les chevaux
nous font
tant de bien**
AGNÈS GALLETIER

**Kevin Staut,
Frédéric Pignon**
et dix autres spécialistes répondent

 **éditions du
ROCHER**

CHEVAL, CHEVAUX

POURQUOI LES CHEVAUX
NOUS FONT TANT DE BIEN

Du même auteur

Au pays des chevaux, Éditions Milan, 2005.

L'Homme et le cheval, Éditions Milan, 2006.

Chevaux, Éditions White Star, 2007.

L'Encyclopédie du cheval et du poney, Éditions Milan, 2008.

AGNÈS GALLETIER

POURQUOI LES CHEVAUX
NOUS FONT TANT DE BIEN

 éditions du
ROCHER

**CHEVAL
CHEVAUX**

*collection dirigée par
Jean-Louis Gouraud*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2010, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-268-07037-7

ISBN pdf : 9782268092812

*À Câline et Balthazar,
en remerciement pour tout le bien qu'ils m'ont fait.*

INTRODUCTION

Tout au long de ma vie, le cheval a représenté pour moi un mystère. Mystère parce que l'attrance ressentie instinctivement pour cet animal date de ma plus tendre enfance et ne semble s'enraciner dans aucune culture familiale, aucun lien que mon environnement aurait pu favoriser. Tout bébé, je babillais joyeusement dès qu'un équidé passait devant mes yeux. Petite fille, je parcourais des distances impressionnantes sur un minuscule vélo afin de rendre visite à mes amis chevaux répartis dans la campagne. Je passais de longues journées en leur compagnie, les caressant, leur parlant, marchant à leurs côtés. Je me plaquais contre leur corps immense, le nez dans leurs poils, les doigts emmêlés dans la crinière, écoutant leur cœur et leurs entrailles pendant qu'ils soufflaient délicatement dans mon cou. Le soir venu, rejoignant à contrecœur le monde des humains, je veillais à garder sur mes mains et mes vêtements l'odeur acide et puissante de mes compagnons. En guise de chemise de nuit, mes vêtements couverts de poils et de poussière m'apportaient l'apaisement nécessaire à l'endormissement.

À l'aube de mon adolescence, un déménagement en ville rompit les liens avec ma famille équine. La frustration était telle que la rencontre furtive, accidentelle du moindre équidé, réveillait en moi une vive douleur, une tristesse

inconsolable. Je me trouvais arrachée aux miens, à une source de bonheur et d'équilibre que je sentais capitale à mon développement d'enfant. Je n'avais alors pas véritablement conscience de ma solitude et de mon manque de repère auprès des hommes, ni de ce que je recherchais auprès des chevaux. Je me sentais seulement aimantée par leur présence et trouvais en leur compagnie un apaisement, le sentiment de pouvoir être véritablement moi-même.

J'ai grandi sans les chevaux, avec ce vide au cœur et une enclume au ventre. Il était évident pour moi qu'une fois libre de mon destin, celui-ci serait intimement lié à cet animal. Pour mes 26 ans, la vie me fit cadeau d'un petit cheval barbe nommé Balthazar. Ce n'est que des années plus tard que j'appris la signification de ce nom : « don de Dieu ». Pourtant, dès notre rencontre, j'ai perçu intuitivement que ma vie serait « divinement » bouleversée. J'allais au-devant de lui pour réaliser mon rêve d'enfant, panser mes blessures de jeunesse et c'est en fait, à mon insu, le cheminement d'un adulte que j'allais enfin commencer à ses côtés. Cheval revanche, cheval réparateur, cheval de bataille, Balthazar allait progressivement m'amener sur un chemin de paix.

Il m'a tout d'abord rendu l'enchantement perdu. Du haut de ses 4 ans, tout juste sorti de son élevage natal, il regardait le monde de ses grands yeux innocents, découvrait les paysages avec étonnement, faisait connaissance avec les autres animaux, explorait goulûment la relation à l'humain. Nous partions tous deux jusque dans les entrailles de la forêt, nous laissant envoûter par la magie des arches de branches et la lumière qui passait à travers elles comme par le filtre d'un vitrail. Puis notre recueillement cessait pour laisser éclater la joie de galoper

furieusement sur l'herbe tendre des chemins de campagne. Au crépuscule, nous rentrions crottés et heureux dans la douce chaleur des écuries. Du haut de mon cheval, la vie était belle, vibrante, merveilleuse, enchanteresse. Ma force vitale pouvait s'épanouir, s'affirmer pour prendre toute la place. La confiance en l'avenir reprenait elle aussi du sens. La vie m'avait fait le cadeau merveilleux, tant espéré, d'un cheval. Elle pouvait donc me réserver d'autres bonheurs, tout aussi grands, tout aussi fous. Les rêves n'étaient plus tristes ou résignés, mais enthousiastes et confiants.

M'ayant ouvert les portes de la joie et de la confiance, Balthazar m'ouvrit aussi à moi-même. Il savait me faire revenir au temps présent, à ce qui se passe ici et maintenant, pour mieux ressentir ma juste place et mes désirs. Pas ce que l'on attendait de moi ou qui pouvait me rassurer quelque temps. Auprès de lui, j'ai trouvé les véritables réponses à mes questions existentielles, identifié mes valeurs profondes, cerné mes priorités. Les grandes décisions, les grandes orientations de ma vie se sont prises sur son dos ou en marchant à ses côtés. Auprès de mon cheval, je pouvais me relier à mon être le plus profond, le plus fondamental, celui qui, ne s'embarrassant pas du parasitage mental ou émotionnel, cerne les véritables enjeux et en déduit les réponses appropriées.

Malgré tout ces bienfaits évidents, je n'étais pas encore consciente de ce qui se produisait en moi pendant ces longues heures en compagnie de Balthazar. Je sentais simplement que je rentrais apaisée, détendue, clairvoyante et déterminée dans mes choix. Je constatais que les lundis, après un week-end sans lui, me semblaient plus lourds. Que mon humeur était moins radieuse, mes songes plus soucieux. Je me disais souvent « cela me fait du bien d'aller